

bé-voir ?

Guy Le Gaufey

The title *Bé-voir*, to the English speaking reader, might seem to be yet another French term, one perhaps brought to prominence in psychoanalysis by Jacques Lacan. To the French speaker, however, this word might resonate even more strangely than it does in English. The reason for this is that this term does not exist in French and it will not be found in any dictionary. As it emerges through a reading of this paper, this word is an invention by Le Gaufey himself. *Bé-voir* is the form of the verb that could be derived from *bévue*, as pointed out by our translator Nicole Chavannes. *Bévue* is the blunder by which Lacan comes to define the unconscious.

This article was first published in French in *L'Unebévue* 2 (Printemps 1993). It is reproduced here with the kind permission of Guy Le Gaufey and the publishers of the journal *L'Unebévue*.

Guy Le Gaufey is a psychoanalyst practising in Paris and is a member of the *École Lacanienne de Psychanalyse*. He is the author of many papers and books in the field of psychoanalysis. Amongst the latter is *Le Pastout de Lacan*, published by EPEL in 2006 and translated by Cormac Gallagher as *A critical reading of Lacan's formulae of sexuation*.¹ His latest book, published by EPEL in 2009, is entitled *C'est à quel sujet?*

Michael Plastow

La bévue comme bonheur de langue

Si l'affaire devait s'arrêter au mot « bévue », elle serait vite bouclée, et à notre avantage. Nous pourrions convenir d'en faire un usage massif, notamment pour traduire une expression anglaise qui a sa raison et sa logique, ce *freudian slip* que sa traduction littérale en « lapsus freudien » rate. Car un *freudian slip* n'est pas seulement un lapsus : c'est la glissade, le faux-pas, l'erreur d'inattention, l'inadvertance, bref, la bévue. Or la raison pour laquelle les Anglais ont inventé ce *freudian slip* est exactement la même que celle qui, en français, a fait le succès de l'expression « manifestations de l'inconscient ». Quelque langue qu'on parle, on a besoin, semble-t-il, d'une expression générique pour désigner la cohorte des modes selon lesquels l'inconscient est dit intervenir dans nos existences. On en a d'autant plus besoin qu'il est inhérent à cette liste d'être non close. Si elle était close, je pourrais, à seulement l'énumérer, en venir à bout : parce qu'elle ne l'est pas, il nous faut une expression qui subsume cette diversité jusqu'à enchâsser le « etc. » qui en dérobe la clôture. C'est ce que fait le *freudian slip* : il englobe les *lapsus linguae et calami*, les oublis de mots et de noms, l'acte manqué, le mot d'esprit, etc. Tous sont des *freudian slips*, même si chacun est aussi désigné par un mot particulier (le rêve continuant de garder une place à part, légèrement en dehors de cette appellation). Et puisqu'un *slip*, en allemand, se dit *ein Slip*, ne doutons pas que ce vertigineux retour vers la sexualité la plus crûment génitale aurait plu à Freud : *der freudian (freudig ?) Slip*.

Les Américains pour leur part, toujours soucieux de se singulariser sur la scène de la langue anglaise, ont poussé le *slip* britannique jusqu'au *slip-up*, qui en rajoute un peu sur le côté phallique de cette opération de chute-redressement, au point que le dictionnaire *Robert et Collins* nous avertit gentiment qu'il s'agit d'un mot familier : *There has been a slip-up* : il y a eu un cafouillage quelque part. Mais avec le *slip-up*, parfaitement audible au demeurant pour tout sujet de sa Majesté britannique, nous restons bien dans la bévue, la gaffe, l'erreur.

Cette petite visite outre-Manche et outre-Atlantique étant faite, replongeons dans la *bévue* française, nantis peut-être de cette information qu'il pourrait bien s'agir d'un terme générique apte à remplacer notre très lourd « manifestation de l'inconscient » qui suppose, à lui tout seul, une espèce d'épiphanie d'un dieu obscur, l'Inconscient, lequel, de-ci delà, se montrerait à ses sujets effarés. Et que ferait-il donc le reste du temps ? Plongé dans le grand sommeil, le « *freudian sleep* » ? Non, décidément, il faut en revenir à « bévue », en nous armant cette fois du *Littré* : la bévue, nous dit-il d'entrée, est « une erreur commise par ignorance ou par inadvertance ». Précieux distinguo ! Que mon savoir sur tel point où ma parole s'aventure soit inexistant, ou seulement indisponible, je serai également porté à la bévue. Et voilà qu'ayant écrit cela, *Littre* se croit obligé de prendre un ton lourdement didactique, qui ne lui est pas si familier :

« Synonymes de Bévue : Méprise, Erreur. L'erreur est le terme général ; il indique toute espèce de manquement, quel qu'en soit le caractère. La bévue, où se trouve le mot vue, indique qu'on a mal vu. La méprise, où se trouve le mot prise, indique qu'on a mal pris. Mal prendre, mal choisir peut être aussi bien la faute des objets qui me sont soumis que la mienne ; par conséquent la méprise n'implique pas nécessairement que je sois coupable d'inattention et de légèreté. Mais mal voir implique que c'est moi qui n'ait pas vu comme il fallait ; bévue suppose donc chez moi inadvertance, passion, aveuglement.

Étymologie : Bé, particule qui a un sens péjoratif, et vue ; proprement, fausse vue, mauvaise vue. »

Cette particule péjorative certes existe, mais fait énormément difficulté. Le même dictionnaire, le TLF, pour ne pas le nommer, nous donne, dans son explication de l'étymologie du mot bévue, et comme exemple de fonctionnement péjoratif de bé-, bes-, ou bis-, le mot « balourd », qui viendrait de « beslourd ». Mais à l'entrée « Balourd », nous apprenons que « l'hypothèse selon laquelle balourd serait issu de beslourd fait difficulté étant donné la disparité des sens. » Aurions-nous alors plus de chance avec l'autre exemple du *TLF*, au même endroit, qui n'est autre que « berlue », possiblement formé de notre préfixe péjoratif bé- devenu ber- en la circonstance, et de « lue » issu de *lucere*, luire : la berlue, la fausse lueur ? Balivernes, disent en même temps le *TLF*. (peu soucieux de se contredire) et Bloch et Wartburg : « berlue » vient de *binette* (petite étincelle), lui-même dérivé de l'ancien provençal *beluga*, lui-même encore une déformation de *famfaluca* puisque, dès le Bas-Empire, le préfixe *famfa* s'est doucement transformé, selon une étrange alchimie, en *bi-* ou *bis-*.

Sans pouvoir donc totalement infirmer cette fragile hypothèse du préfixe péjoratif bé-, je me permettrai d'en présenter une autre : un (e) bégueule n'est pas quelqu'un qui a une sale gueule, c'est quelqu'un(e) qui bée de la gueule — et « gueule » étant devenu quasi ordurier de nos jours (ce qu'il n'était pas au Moyen Age), nous devons dire avec *Littre* : « Bégueule : femme qui reste bouche bée, attitude qui exprime, il est vrai, l'étonnement, mais aussi la bêtise, et par suite la bégueulerie. » Pourquoi *Littre* a-t-il donc tant de réticence à admettre que l'étonnement et la bêtise soient parfois indiscernables ?

Reste la question : le bé- de bévue serait-il si différent du bé- de bégueule ? La bévue : la vue qui bée, la vue béante. Il arrive bien qu'on bée d'autre chose que de la bouche, et au premier chef des yeux. Mais en même temps, une vue béante, les yeux grand ouverts, sont aussi parfois une façon de ne pas voir, de rater ; de cela, nous avons un indice on ne peut plus clair dans le terme allemand *Übersehen*, formé du préfixe (non-péjoratif) *über* (sur) et du verbe voir : *übersehen*, c'est d'abord embrasser du regard, dominer. L'*Übersicht*, c'est la vue d'ensemble, le résumé, le sommaire. Avec cette famille sémantique, on se croirait d'abord en plein dans le vocabulaire de la maîtrise. Mais les sens opposés n'étant pas le privilège des mots primitifs, *übersehen* c'est aussi bien : ne pas voir, ne pas remarquer, rater, négliger, omettre. Seule une nuance d'accent — très audible à l'autochtone, évidemment — fait la différence là où l'étranger se fourvoie et commet... sa bévue. De même, l'*Übersichtlichkeit*, c'est l'ordre, la clarté dans l'exposition, tandis que l'*Übersichtigkeit*, c'est l'hypermétropie.

Littré, encore lui, nous signale qu'il n'est qu'une forme ancienne du verbe *bayer*, qu'il ne faut pas confondre avec *bâiller*, au point que notre grand lexicographe préconise une prononciation différente pour accuser l'écart entre les deux verbes : « Il serait à désirer que la prononciation de ce verbe fût bé-ier, et non ba-ier, tant à cause de l'analogie avec *payer* et de l'ancienne orthographe et prononciation *béer*, que pour le distinguer de bâiller. » Le premier sens de *bayer*, « tenir la bouche ouverte *en regardant quelque chose* », est susceptible de nous retenir autant que le second : « désirer quelque chose avec une grande avidité ». Mais j'aurais presque pu me dispenser de ce détour par le verbe allemand *übersehen*, car ce vieux verbe français, *bayer*, a très bien su, lui aussi, soutenir des significations contradictoires. Nous lui devons en effet le mot « baie », « échancrure d'une côte dont l'entrée est resserrée (la baie du Mont Saint-Michel) », mais aussi : « ouverture pratiquée dans un mur ou dans un assemblage de charpente pour faire une porte, une fenêtre » ; nous lui devons encore « balise », qui vient directement de l'ancien français *bail*, mot qui désignait alors « celui qui regarde attentivement », d'où est sorti également « baliveau », nom donné à l'arbre marqué par le bûcheron pour délimiter sa coupe. Ne voyez dans tout cela aucune baliverne, quoique ce dernier terme, par des chemins encore un peu contournés, vienne lui aussi de « bluette ».

Pour toutes ces excellentes raisons — et quelques autres encore — je propose qu'on considère la *bévue* comme un mal voir, en effet, mais qui relève de ce genre de distraction très particulier qui désigne fort bien le verbe *bayer* : rester bouche ouverte en regardant quelque chose fixement, au point de ne pas le voir. Le participe présent du verbe *béer* qui, lui, est resté solidement implanté dans notre langue actuelle avec l'adjectif *béant* (lequel a lui-même donné le si psychanalytique et si lacanien « béance ») est allé jusqu'à désigner clairement l'armée de celles et ceux qui bayent. V. Hugo : « Et les peuples béants ne purent que se taire. » Il faut donc tenir pour une faute de français l'expression « rester béat d'admiration », et la corriger par : « rester béant d'admiration ». Au deuxième sens du mot, après celui bien évident de « grand ouvert », Robert écrit d'ailleurs : « Béant : personne qui ouvre grand la bouche, les yeux. » On nous signale même, dernière préciosité, un emploi absolu (sans complément) de ce mot qu'on trouve chez Victor Hugo : « Les commères accouraient béantes. »

Bévue nous convient donc au point qu'il serait précieux de l'inclure dans notre terminologie. Avec un petit regret à cet endroit : que la langue n'ait pas songé à produire le verbe *bévoir*, et se contente de nous renvoyer à tout coup au trop péjoratif « commettre » : je ne peux que commettre une bévue.

L'Unebévue en tant que bon mot de Jacques Lacan

Ces relatifs bonheurs de langue disparaissent presque totalement avec le terme *unebévue*. Qu'il assure, aux yeux de Lacan, le passage dans notre langue de l'*Unbewußte* freudien, je n'en dirai rien pour l'instant puisque je m'intéresse d'abord moins à l'opération qui le produit qu'à sa façon d'exister et d'entraîner des effets de sens dans la langue française. « Unebévue » est en effet un néologisme de formation très irrégulière, notamment en ce qu'il joue du préfixe, et non du suffixe. Qui plus est, lorsque ce préfixe est lui-même un article, le problème de l'allitération fait tout de suite obstacle. La phonie du nom n'est guère plus heureuse : à part « unanime » et ses dérivés, nous n'avons presque rien d'autre qui commence par « une » — les nombreux « uni- » quelque chose sonnait tout de suite très différemment. Restent proches — c'est assez curieux pour qu'on le remarque — les très lacaniens « unaire » et « unien ». L'un des rares charmes de l'unebévue serait de signaler d'entrée de jeu que de la bévue, il n'y en a jamais qu'une par une, autrement dit d'accentuer le côté « acte » de la chose. Là où l'inconscient perdure admirablement, l'unebévue s'éclipse, presque par définition... pour laisser place à la suivante. La dimension temporelle, le laps de temps, seraient ainsi directement audibles au seul énoncé du mot « unebévue » ; mais il faut convenir aussitôt que le mot « bévue » accomplit lui-même assez bien le même travail. A quoi bon, dès lors, promouvoir ce terme de « unebévue » ? Qu'est-ce que « unebévue » désigne, signifie, effectue dans notre langue que « bévue » ne ferait pas ?

Du fait que « unebévue » est un néologisme assez peu loquace, je me trouve maintenant obligé de faire retour vers le temps même de sa production, lorsque Lacan a jugé bon de renommer ainsi *das Unbewußte* freudien. Il l'a dit, c'est sûr. Mais le 5 février 1964, entre autres exemples, le même Lacan disait également tout de go : « Mais nous, nous pouvons tout de suite leur donner, à ces *Wahrnehmungszeichen*, leur vrai nom de signifiants. » Devons-nous en conclure que « signifiant » traduit *Wahrnehmungszeichen*, qu'on peut remplacer l'un par l'autre *salva veritate* ? Certainement pas, et la traduction de *Wahrnehmungszeichen* par « signes de perception » reste de loin préférable. Ceci n'ôte rien à la remarque de Lacan, fort éclairante au demeurant dans ce passage consacré à un bref commentaire de la lettre dite 52 ; mais il ne s'agit assurément pas de traduction. Si « unebévue » est de même à prendre comme le « vrai nom » de ce que Freud aurait cherché à dire avec le terme *das Unbewußte*, pouvons-nous si facilement nous couler dans cette position énonciatrice qui tient Lacan tout au long de ce séminaire de *L'insu que sait de l'unebévue s'aile à mourre* ?

Selon la logique fort bien dégagée par Freud à ce sujet, le gain de plaisir lié au mot d'esprit entraîne assez irrésistiblement celui qui l'aura écouté à le proférer derechef. Le mot d'esprit, pourrait-on dire, n'a pas de propriétaire, il n'a que des agents. Mais il arrive aussi couramment ceci : vous avez entendu x faire un mot d'esprit, vous n'avez de cesse d'aller le colporter, mais au moment de le dire à d'autres, vous serez dans l'obligation d'en faire précéder le récit par : « Tu sais ce qu'à dit x ? » Cela peut tenir au fait que ce mot est strictement circonstancié, et n'est valable que dans les coordonnées précises de son énonciation première ; ou encore que la personnalité de x est telle qu'elle ne peut être gommée dans l'économie générale du trait d'esprit (c'est le cas de nombreux « mots » de De Gaulle). Mais les cas restent nombreux où un mot d'esprit ne parvient pas, ou mal, à gagner l'anonymat énonciatif qui lui assurerait un régime normal de circulation langagière ; nous nous trouvons ici sur la zone frontière entre le *Witz* et le bon mot. L'unebévue est de cette trempe, notamment en ce qu'on voit mal comment il pourrait s'autonomiser par rapport au *das Unbewußte* qu'il prend violemment à partie. De multiples exemples de mots identiques sont donnés par Freud dans le *Witz* ; entre autres à propos d'un poète italien très anti-impérialiste, qui, sur le tard, s'était cru obligé de célébrer les mérites d'un empereur allemand,

ce qui lui valut cette sévère apostrophe : « Ne pouvant éliminer les Césars, il élimina au moins les césures. » Que signifie « éliminer les césures » ? Pas grand-chose ! Mais quand cela vient en regard de « éliminer les Césars », la très pauvre signification de « éliminer les césures » déclenche une sorte d'arc électrique : que des signifiants si proches puissent porter des significations si différentes, *aussi faible soit chacune prise isolément*, cela suffit pour assurer chez nous, *au niveau du sens* cette fois, l'éclair de la surprise.

En ce sens, l'unebévue est bon mot d'esprit. On peut s'en convaincre à simplement chercher comment il pourrait être traduit dans une autre langue — l'allemand par exemple. L'extrême résistance à la traduction est très souvent la signature du *Witz*. Que ce même terme d'unebévue génère des effets de sens dans la langue où il s'exprime, le français en l'occurrence, c'est donc indéniable, *mais à l'expresse condition qu'il continue de flanquer le terme* das Unbewußte. Le fait que nous n'arrivions guère à plier ce terme d'unebévue à un fonctionnement conceptuel — comme on peut le faire pour cet autre néologisme, plus ou moins translatable lui aussi, d'« unaire » — cela contrevient directement à son autonomisation dans la langue française.

« Unebévue » désigne par contre fort bien le mode de proximité hainamoureuse, en ce milieu des années soixante-dix, de Jacques Lacan à cette masse d'énoncés qui s'appelaient, pour lui comme pour nous aujourd'hui, « Freud ». De ce fait, nous pouvons l'étudier, ce terme d'unebévue et tous ses alentours, comme on étudie une carte, avant de partir en voyage. Nous en obtiendrons bien plus que d'utiles informations : peut-être pourrions-nous y cerner l'une des rares remises en question que Lacan ait adressée, via Freud très apparemment, à son propre enseignement des années passées. Mais aucune carte ne nous désignant d'elle-même où est le Nord, ni magnétique, ni géographique, son utilité dernière tiendra à notre capacité à l'orienter elle-même correctement.

Références

¹ http://www.lacaninireland.com/web/?page_id=129